

le persil

journal inédit, le persil est à la fois parole et silence; ce numéro de seize pages contient des textes de Marius Daniel Popescu et un exemplaire coûte 5.-CHF ou 5.-Euros.

De l'autre côté de la clôture

Tu étais bûcheron et vous viviez à huit dans la forêt pendant six jours sur sept, vous aviez deux wagons d'ouvriers à votre disposition, ils étaient posés sur des piliers métalliques enfoncés dans le sol. C'était après tes deux ans d'armée, tu avais postulé pour cette place au *Secteur forestier* de la petite ville de ton enfance, l'entreprise employait plusieurs centaines de personnes dans la région, tu t'étais retrouvé avec une vieille tronçonneuse russe sur les bras, *le parti unique* donnait à tout le monde du travail, tu avais pris cette tronçonneuse à la maison et, le lendemain, tu étais allé avec elle sur ton vélo, à quinze kilomètres de la maison de la grand-mère, à ton boulot.

Quand ils t'avaient vu arriver, sur ton vélo de course plein de boue et avec cette relique de la technique, les habitués du bois avaient rigolé, ils ne te donnaient pas plus de deux jours avec eux, ils étaient sûrs que tu allais vite craquer, ils se marraient en te montrant du doigt, il y en a même eu un, jeune comme toi, qui s'était approché à quelques centimètres de toi en faisant semblant de te renifler, en disant « celui-là ne fait pas le poids de sa bicyclette ».

Tu n'avais pas le choix, tu devais travailler comme tout le monde pour le parti unique, il ne fallait pas devenir *un parasite de la société*, c'est comme ça que ton oncle disait quand il parlait de personnes qui ne voulaient pas travailler. Tu n'avais pas peur du travail, tu avais été bûcheron avant l'armée et tes nouveaux camarades l'ignoraient, tu connaissais le métier et les gens, tu étais avec eux pour continuer simplement ta vie. Dans ton sac à dos militaire tu avais mis du fromage blanc, du salami, des oignons, deux pains et des livres de mathématiques. Tu voulais devenir ingénieur forestier, tu étudiais les branches demandées aux examens d'entrée à l'université, tu avais pris ces livres avec toi à la caserne, tu ne renonçais pas à ton rêve, tu voulais connaître les arbres et les forêts.

Le pays était en crise à cause du fait que le chef du parti unique avait décidé d'exporter presque la totalité de la production agricole. Le pain et beaucoup d'autres aliments

étaient rationnés comme pendant la guerre, vous n'aviez pas assez de nourriture au travail. Tes collègues plus âgés t'avaient dit que les gens des villages proches de la forêt allaient venir vous apporter à manger deux ou trois fois par semaine. Les villageois venaient par groupes de quatre ou cinq et ils vous aidaient à nettoyer de leurs branches les troncs d'arbres abattus, vous leur donniez ces branches et ils vous payaient avec des vivres qu'ils amenaient dans des gros paniers en osier. Pendant quelques heures, les villageois devenaient des ouvriers forestiers et ils vous aidaient à finir plus vite vos travaux, ils coupaient les branches à la hache et ils les entassaient au bord du chemin forestier. A la fin de la journée, ils chargeaient leur bois dans des charrettes tirées par des chevaux et ils vous laissaient comme cadeau les vivres préparés par leurs femmes et quelques bouteilles de vin fait maison.

Ce jour-là, vous aviez fini vos réserves de nourriture au repas de midi et pour avoir à manger le soir vous comptiez sur les villageois. Vous les attendiez pour cinq heures de l'après-midi. A la fin de votre travail, les villageois ne sont pas venus avec leurs paniers remplis de fromage, de poulets grillés, de lard, de pain et de bouteilles de vin. Vous étiez tous les huit assis les uns à côté des autres sur deux troncs d'arbres et vous parliez de ce qui aurait pu arriver aux villageois qui n'étaient pas au rendez-vous, vous aviez faim et vous ne saviez pas où trouver à manger. La nuit est tombée et elle vous a trouvés assis sur vos lits, dans le wagon forestier, l'un de tes camarades a allumé la lampe à pétrole puis il l'a suspendue au crochet du plafond. Vous aviez faim et vous ne parliez plus, vous attendiez de vous endormir avec les estomacs vides. Le plus âgé d'entre vous a rompu le silence en disant « moi, je sais ce que nous pouvons faire pour avoir à manger, nous n'avons pas le choix, il faut qu'on vole de la nourriture quelque part, si vous voulez, nous pouvons voler quelques oies dans un village qui se trouve à une douzaine de kilomètres d'ici, dans ce village ils ont tous des oies, chaque habitant possède un troupeau de plusieurs dizaines d'oies, pendant la nuit elles sont dans la basse-cour ». Vous avez quitté vos lits et vous

vous êtes retrouvés assis à la petite table installée au milieu du wagon forestier, vous vous regardiez et vous avez commencé à faire un plan pour voler des oies.

Vous avez décidé que trois d'entre vous devaient partir pour voler des oies et que c'était toi qui devais conduire le tracteur forestier. Tu as pris le volant et les deux autres se sont installés à genoux dans le petit espace derrière le siège, tu as allumé le moteur et les phares puis tu as démarré. Après quelques minutes, vous avez quitté la forêt et tu roulais sur la route asphaltée qui reliait plusieurs communes, vous avez traversé deux villages et vous étiez tendus, vous saviez que dans le hameau suivant il y avait les oies. Il n'y avait pas de réverbères au bord de la route. Tu as ralenti et vous regardiez dans les cours et vous voyiez les troupeaux d'oies dans le noir, tu as tourné le tracteur sur la route, tu as arrêté le moteur, tu as éteint les phares et vous êtes descendus tous les trois. Vous avez sauté par-dessus la barrière en bois, les oies ont commencé à faire du bruit, chacun a foncé dans le troupeau d'oies et a attrapé un animal par les ailes, chacun a tordu le cou de son oie, vos habits de travail se sont tachés de sang d'oie, chacun est repassé par-dessus la barrière avec une oie morte dans les bras, vous êtes montés vite dans le tracteur, tu as démarré et tu as roulé les phares éteints pendant quelques kilomètres, les villageois s'étaient réveillés et certains criaient fort « au voleur! au voleur! ».

Pendant deux heures, vous avez préparé les trois oies, vous les avez plongées dans de l'eau bouillante, vous les avez déplumées puis vous les avez vidées de leurs entrailles. Le plus âgé les a découpées en morceaux que vous avez grillés sur des braises et dans une grosse marmite il a mis de la viande pour la soupe. Vers trois heures du matin vous vous êtes endormis avec les estomacs pleins, c'était déjà le dimanche, vous pouviez dormir beaucoup plus que d'habitude. Vers dix heures du matin, vous vous êtes faits réveiller par des voix qui parlaient à côté de vos wagons forestiers, il y avait votre ingénieur en chef, un policier du parti unique et un politicien du parti unique, ils avaient été alertés par les villageois, ils avaient trouvé vos traces, ils étaient venus vous demander des comptes, vous étiez devenus des bûcherons voleurs d'oies.

Ils vous ont fait sortir de vos abris et ils vous ont dit de vous mettre en ligne, comme à l'armée, à côté d'un des wagons forestiers. Le plus excité d'entre eux était le *politicien du parti unique*, il criait sans arrêt « des voleurs, vous êtes tous des voleurs et vous allez faire de la prison, c'est ça que vous méritez ! ». Le policier du parti unique avait l'air de s'ennuyer dans son uniforme, il restait à distance et il regardait les arbres, de temps en temps il faisait quelques pas vers les tonneaux de deux cents litres remplis de mazout puis il revenait à côté du tracteur. L'ingénieur en chef du *Secteur forestier* ne parlait pas, il vous passait en revue en s'approchant de chacun, il vous regardait dans les yeux, il regardait vos gueules et vos habits, il regardait vos chaussures lourdes et usées d'ouvriers

forestiers, il se sentait responsable de vos actes, après quelques minutes, il a parlé : « qui a volé des oies la nuit passée, un pas en avant ! »

Tu as été le premier à faire ce pas en avant sur les feuilles mortes de chêne qui couvraient le sol, tout de suite après toi les deux autres voleurs d'oies ont fait un pas en avant, le propagandiste du parti unique est venu vers vous en criant « voilà les coupables, voilà les minables qui ne se comportent pas comme des vrais travailleurs ! », tu as vu que le plus âgé a fait un pas en avant, lui aussi, il l'a fait en disant « c'est moi qui ai eu l'idée de voler des oies, c'est moi qui leur ai dit d'aller dans ce village », tous vos camarades ont fait un pas en avant, ils disaient « nous avons faim, nous n'avions plus rien à manger, les gens du village ne sont plus venus comme d'habitude avec de la nourriture », votre ligne entière avait fait un pas en avant.

Tu remémores tes gestes et tes sensations de voleur d'oies, tes doigts touchent encore le cou de l'oie que tu as tuée, tu sens son plumage fin, tu serres tes doigts sur ce cou et tu le brises, tu arraches la tête de l'animal du reste de son corps, tu sens le sang d'oie sur tes doigts et sur la paume de ta main droite, tu entends les cris de ces oiseaux de basse-cour, tu vois encore les lumières qui s'allument dans les maisons, tu entends des voix qui disent « il y a des voleurs dehors ».

Le représentant politique du parti unique regarde vers le *policier du parti unique* et lui dit « il faut les arrêter, tous, ils font de la rébellion maintenant, ils nous provoquent, ils nous narguent », le policier du parti unique regarde vers l'ingénieur forestier, votre chef s'éloigne de votre ligne et leur fait signe de la main pour qu'ils le suivent, vous les voyez tous les trois s'arrêter à une vingtaine de mètres de vous et parler à voix basse, ils font des gestes de leurs mains, ils sont en train de décider de votre sort.

Tu reconduis le tracteur vers votre camp d'ouvriers, le volant est taché de sang d'oie qui coule de tes mains, une oie morte est posée entre les pédales du frein et de l'embrayage, tu te concentres sur la route que tu distingues à peine, tu roules avec les phares éteints, tu amènes à manger à tes collègues de travail, tu viens de passer ton baptême de survie.

Vous les voyez s'approcher de votre ligne, ils se sont mis d'accord sur la marche à suivre, vous êtes conscients qu'ils ne peuvent pas vous faire arrêter, vous ne voulez pas aller en prison parce que vous avez volé pour survivre, ils s'arrêtent à un pas de vous, c'est l'ingénieur en chef du *Secteur forestier* qui vous parle : « c'est pas bien ce que vous avez fait, maintenant il faut dédommager le paysan auquel vous lui avez volé trois oies, il faudra lui apporter deux mètres cubes de bois avec le tracteur, vous allez le faire de suite, vous vous êtes comportés très mal, il fallait nous dire que vous n'aviez plus à manger, cette fois-ci nous vous pardonnons l'écart, c'est la première fois de ma carrière que je suis confronté avec une situation pareille, il ne faut plus que cela se reproduise, rompez ! ».

Passage à niveau, sans barrières

Tu attendais ta compagne dans la cuisine, elle devait arriver d'un moment à un autre, le soir de novembre avait allumé toutes les ampoules de ton appartement. Tu avais ouvert une bouteille de vin rouge, ton verre était plein sur la table et tu as entendu le bruit de l'ouverture de la porte d'entrée. Tu n'as pas eu le temps de te lever pour aller l'accueillir, elle a traversé le hall en vitesse, elle est entrée dans la cuisine et elle t'a dit « il y a quelqu'un qui te cherche, il dit qu'il est poète ». Devant la porte de l'appartement, qui avait été laissée ouverte, il y avait un homme de la trentaine, que tu ne connaissais pas. Il avait autour de lui une grande valise à roulettes et trois autres bagages un peu moins volumineux. Il t'a dit qu'il s'appelait Patrick et que c'était Nicolas, de la librairie Molly & Bloom, qui lui avait conseillé de venir chez toi. Tu l'as fait entrer avec tout son barda. Vous êtes allés tous les trois dans la cuisine, tu as versé du vin rouge pour ta compagne et votre visiteur inattendu, vous avez commencé à parler. Il était sans abri à Lausanne depuis deux semaines, il était français et il était venu ici par amour d'une femme; il avait pris la voiture de son père et il avait roulé douze heures sans arrêt jusqu'à la frontière suisse. Il avait pris avec lui tous les livres de sa bibliothèque, il était venu avec une voiture remplie de livres et la bagnole de son père était maintenant séquestrée par les flics. Ses livres avaient été mis dans des cartons puis placés dans un dépôt de meubles. Il avait à payer plusieurs amendes pour parking non autorisé.

Tu as versé du vin dans les trois verres vides, la nuit était devenue un bouquin sans titre qui s'ouvrait et se fermait sans cesse. Tu as appelé Nicolas, tu lui as raconté ton histoire, il a dit qu'il allait venir chez toi dans une demi-heure.

Patrick disait que c'était dans un rêve qu'il avait compris qu'il était tombé amoureux d'une femme d'ici, il l'avait rencontrée pendant son sommeil et il l'avait connue pour de vrai dans l'une des rues de Lausanne, deux jours après son arrivée. Il l'avait vue marcher sur le trottoir, il avait senti que c'était elle la femme de son rêve, il l'avait suivie, il avait vu où elle habitait et il avait passé la nuit couché devant la porte de son appartement. Patrick a sorti plusieurs livres d'un de ses sacs, il te les donne et il dit que ce sont ses livres de poèmes. Tu prends l'un de ses livres, tu

vois son nom imprimé sur la couverture, tu réalises que ces livres n'ont pas été édités par un éditeur. Patrick dit qu'il s'édite lui-même. Tu remplis, encore une fois, les verres vides. Tu commences à lire, l'un des poèmes de Patrick. Tu réalises que le poème de Patrick est plus compréhensible que le récit de son arrivée à Lausanne, tu fermes son livre, tu le poses sur la table et tu lui dis « tu es un poète ».

Patrick a écrit plusieurs milliers de poèmes et il les a imprimés dans une douzaine de gros recueils, à ses frais. Il dit qu'il écrit sans arrêt de la poésie, il a des carnets sur lesquels il note ses impressions sur la vie et toutes ses pensées. Il sort de sa grosse valise quelques-uns de ces carnets de poète. Il vous les montre. Il vous dit « vous pouvez regarder, vous pouvez lire ». Patrick a tous ses poèmes sur lui. Il dit qu'il dort dans les toilettes publiques. Il se lave et il se rase dans les toilettes publiques. La femme de son rêve a porté plainte contre lui, elle l'accuse de harcèlement. Patrick passe ses journées dans les bibliothèques de la ville où il lit et il écrit.

Il utilise les transports publics et il ne paie pas de billet. Patrick a plusieurs amendes à payer aux transports publics de la région lausannoise. Tu lis encore un poème de Patrick.

Nicolas est arrivé, vous êtes quatre dans la cuisine et tu ouvres la deuxième bouteille de vin rouge. Vous trinquez et vous reprenez la discussion, Nicolas dit qu'il a parlé à Patrick du journal *le persil*, Patrick dit que c'est sur la dernière page de ce journal qu'il a trouvé ton adresse. Patrick est sûr qu'il est surveillé par les services secrets français, tu lui dis qu'il raconte des conneries, Patrick veut demander asile politique en Suisse. La nuit s'ouvre sur un autre chapitre. Tu montres à Nicolas les livres de poèmes à Patrick. Tu regardes Patrick dans les yeux et tu lui dis que tu vas lui casser la gueule s'il continue à déconner avec son histoire d'asile politique, il te regarde dans les yeux et il te répond « je suis sûr qu'ils m'ont implanté une puce enregistreuse dans le cerveau, maintenant nous sommes écoutés ». Tu lis à la fois le chapitre de la nuit, le récit de Patrick, le regard de Nicolas et les vibrations de ta compagne.

Patrick a plein de théories sur la société française et sur le monde, il dit qu'il n'est pas heureux dans son pays. Il

a écrit des lettres à beaucoup de personnalités françaises, il a écrit des missives à des gens importants d'autres pays, Patrick a écrit même au Pape. Il n'a jamais reçu de réponses. Patrick mange à sa faim, il a une carte bancaire et il retire de l'argent sur un compte approvisionné par l'assurance invalidité de son pays. Patrick s'achète sans arrêt des livres qu'il porte dans ses bagages, il est allé chez Molly & Bloom pour se procurer de nouveaux bouquins, c'est comme ça qu'il est tombé sur Nicolas. La nuit te propose un autre chapitre, elle veut que tu lises dans ses yeux à elle, il est déjà minuit.

Tu expliques à Patrick que tu peux lui publier des poèmes dans le journal *le persil*, tu lui dis qu'il ferait mieux de rentrer chez lui ; il vous a dit que ses parents paient toujours le loyer de son studio de là-bas. Patrick est amoureux de la femme de son rêve, il pense la convaincre qu'ils sont faits l'un pour l'autre. La nuit décide que tu dois lire le chapitre de Patrick qui dit qu'il a faim. Tu sors du frigo le fromage et le jambon et tu les poses sur la table, tu coupes le pain et vous mangez. Nicolas doit rentrer chez lui, vous allez vous rappeler.

Dans une demi-heure, Patrick va partir de chez toi, il va retrouver l'une des toilettes publiques de la ville. Tu lui donnes un billet de vingt francs, tu lui proposes de vous revoir le lendemain soir. Tu lui écris sur un billet bleu l'heure du rendez-vous chez toi. Tu lui donnes ton numéro de téléphone portable, tu lui dis qu'il peut t'appeler d'une cabine téléphonique, en cas d'urgence. Il ne veut pas laisser chez toi ses bagages. Patrick veut que tu le présentes aux éditeurs de poésie de Suisse romande, il aimerait se faire publier les poèmes par quelqu'un d'entre eux. Il a bonne mine, il n'est pas fatigué. Quand tu te lèves et tu lui dis « c'est bon, maintenant il faut que tu t'en ailles », il se lève de suite et il va dans le hall, il rejoint ses bagages, il enfle sa veste d'hiver. Il part avec un sac de voyage sur chaque épaule, une petite valise dans sa main gauche, la grosse valise à roulette qu'il tire de sa main droite. Tu le raccompagnes sur le trottoir, tu le regardes s'éloigner, tu entends la respiration de la nuit. A cette heure-ci, il n'y a plus de bus. Patrick voyage à pied.

Il est là, à l'heure, les mêmes bagages à ses pieds. Une fois assis dans la cuisine, tu lui proposes de lui servir quelque chose à manger. Patrick refuse poliment, il dit avoir soupé dans une cantine pour les sans-abris. Tu lui demandes ce qu'il aimerait et il te dit qu'il veut prendre une douche.

Tu l'emmènes à la salle de bain, tu lui montres les linges propres, le savon et le shampoing. Pendant qu'il se lave, tu lis de ses poèmes, dans la cuisine.

Vous êtes à nouveau assis à la table de la cuisine, vous buvez du vin rouge et tu lui proposes d'appeler ses parents. Il te donne un papier sur lequel est inscrit leur numéro, tu lui donnes le téléphone, tu lui dis « parle avec eux puis tu me les passes ». Tu quittes la cuisine, tu vas au salon, tu allumes la télé : les malheurs du monde défilent par classe d'âge, se présentent par région géographique. Tu penses à ton passé, à ta vie dans le pays du parti unique, tu penses à la vie de certains de tes amis d'ici et de là-bas. Tu penses aux parents de tous les enfants. Tu penses aux parents de Patrick. Il vient vers toi après dix minutes, te donne le téléphone et tu as son père au bout du fil, le Monsieur te remercie d'avoir accueilli son fils, il te dit que Patrick a quelques problèmes de santé, il a été contacté par la police suisse, il va payer les amendes de parking et les autres, la voiture ne vaut pas grand-chose, elle va aller à la casse. Le père à Patrick te demande si son fils est en bonne santé, il dit que son fils a eu dans le passé des problèmes d'alcool. Patrick est à un mètre de toi, il entend les paroles de son père. Patrick ne sait pas qu'il est malade, il croit dans l'amour de son rêve, dans l'asile politique et dans la poésie. Son père va lui virer deux cents euros sur le compte bancaire. Patrick va pouvoir acheter de nouveaux livres dans les librairies de Lausanne. Patrick rit, tout seul. Après quelques secondes de rire, il s'approche d'un rayon de ta bibliothèque, il lit les titres des livres et les noms des auteurs. Son père te dit qu'il travaille chaque jour jusqu'à dix-huit heures, il n'est pas joignable pendant les heures de travail. Si la Suisse ne lui accorde pas l'asile politique, Patrick veut demander asile politique en Chine. Tu penses à ta fille et à ta compagne et aux poèmes de tous les livres. Tu dis « Au-revoir, Monsieur » au père de Patrick, qui est à côté de toi et ne rit plus, il est en train de lire quelque chose du livre « Treize histoires » de William Faulkner, qu'il a sorti de ta bibliothèque.

Tu dis à Patrick « tu peux prendre ce livre avec toi », tu l'invites dans la cuisine, tu lui sers un verre de vin rouge, tu prends un billet jaune du tas de billets colorés du bord de la fenêtre, tu sors ton stylo-bille de la poche intérieure de ta veste et tu écris dessus l'heure et la date du prochain rendez-vous avec Patrick, chez toi : dans trois jours. Tu donnes le billet à Patrick, il rit, il le prend, il le range dans son portefeuille et il te dit « Merci beaucoup, je vais être à l'heure ! ».

Une comédienne à la Fabrique de douleurs

Je crois que je suis une actrice accomplie surtout parce que je partage mon temps de travail entre les planches des théâtres et cette Fabrique de douleurs. Il n'y a pas de comédienne parfaite. Celles qui disent qu'elles savent tout du métier se prennent pour des nonnes. Elles sont persuadées d'avoir rencontré Dieu. Depuis quelques jours, ma vie a basculé dans la vie des autres. C'était pendant une grande fête, à Genève, organisée dans une bâtisse ancienne. Il y avait au moins deux cents invités. Depuis le début, un homme me regardait avec insistance, il s'arrangeait toujours pour se trouver dans la même pièce que moi. J'étais allée là-bas avec une amie architecte, j'ai cru que c'était elle qu'il visait. Il nous suivait en silence et il gardait une distance de quelques pas entre nous. Il trouvait une place assise ou il restait debout et cherchait de ses yeux mon visage, mon regard. J'étais mal à l'aise, je le connaissais sans lui avoir jamais parlé. C'était une fête du Salon du livre, deux heures auparavant j'avais lu le premier chapitre du dernier roman d'une écrivaine, sur « La Scène Suisse ». Cet homme m'a regardée sans arrêt, il m'a vue parler avec des convives, il m'a scrutée en train de manger et de boire, il m'a suivie de son regard pendant que je dansais. Je suis allée vers lui, je voulais qu'il arrête son comportement agressif. Je me suis postée droite devant son corps et, face à face, je l'ai regardé dans les yeux. Il m'a dit « racontez-vous à vous-même, dites-vous les histoires qui font la dentelle de vos jours et de vos nuits ».

Alain et moi, nous dormions depuis environ deux heures, couchés sur le côté gauche, mouillés par nos sueurs, comme des crapauds. Il me collait les cuisses de son bas-ventre, sa jambe droite se reposait entre les miennes. Quand son téléphone a sonné sur le parquet, à côté de ses jeans et de ses chaussettes, je me suis retournée vers lui en le repoussant de ma main. Il a pris l'appareil à l'aveugle, il l'a approché de son visage, a touché la couleur verte sur son écran, a dit son nom de famille et a écouté : *Vincent a fait le con, il a cassé la porte de la cuisine et deux des vitres du salon, il a donné des coups de poings partout, il m'a pas touchée, il a fait comme d'habitude, il s'est défoulé sur des objets de l'appartement, la porte a un trou au milieu, Vincent s'est fait mal, il a le bras qui saigne, il est parti de la maison,*

il faut que tu viennes. Il était une heure et quarante-trois minutes, le réveille-matin électronique de ma table de chevet affichait des chiffres plus rouges que les yeux d'un alcoolique. Les pulsations des secondes annonçaient un tremblement de terre sur une surface réduite, une sorte de boule de glace gonflait sur mon front et j'ai dit à Alain : *c'est un projet de la Fabrique de douleurs, nous sommes tous des employés auxiliaires de chez eux.* Alain, c'est l'un de mes amants. Il s'est levé et, quatre minutes plus tard, il quittait mon appartement comme un couteau qui pénètre dans de la viande fraîche, morceau de choix, enlevé auprès de la colonne vertébrale d'un veau. Je me suis rendormie.

J'étais sur la terrasse du *P'tit Central*, je comptais les tables rondes de cet endroit que je fréquente comme une chatte qui marque son territoire. Je regardais ceux qui étaient assis comme moi, sur des chaises étroites, entre la vitre du restaurant et le trottoir. J'avais passé la nuit à répéter le *Monologue de Viola*, texte qu'un ami écrivain m'avait donné en me disant « je l'ai écrit pour tes yeux et les courbes de ton visage ». Je croyais qu'il voulait connaître de près les courbes de mes fesses. J'avais travaillé chez moi, debout et en marchant dans la cuisine : huit pas dans un sens, tourner, huit pas dans l'autre sens. J'avais dit à haute voix les premières pages, plusieurs dizaines de fois, j'avais fini par les déclamer en chuchotant. Ce texte est pour moi ce qu'une balle est pour un revolver. J'avais dormi une heure, la tête posée sur la table, entre le pot rempli de fruits et le livre « Solitudes et sociétés ».

Je buvais mon troisième café, le jeune de ma gauche reniflait mes seins, la dame âgée d'en face était une feuille morte encore attachée à la branche de son thé. Je pensais à elle et à moi dans cinquante ans. C'était l'hiver et nous étions logés sous une sorte de tente, à l'intérieur le bistro avait toutes les places occupées. J'avais tourné la tête vers la droite, les passants étaient rares et pressés à neuf heures et demie du matin. Les voitures ne bougeaient pas, arrêtées au feu rouge. Je m'emmerdais comme une pute sans clients. Dans la file de bagnoles, juste devant moi, à trois pas de ma table, une camionnette blanche sur le côté

de laquelle était écrit en rouge « La Fabrique de douleurs / livraisons ». Je me suis levée, j'ai traversé le trottoir, la file des véhicules commençait à bouger lentement, je suis allée vers la porte arrière de la camionnette, je l'ai ouverte et je suis montée.

Il y a trois ans, j'ai accepté un rôle inédit, je jouais une jeune fille de vingt ans qui aime en même temps deux hommes qui ont l'âge de son père. Les trois personnages vivent ensemble, les deux hommes font tout pour leur amoureuse, ils la couvrent de caresses, de cadeaux et des invitations à de bons restaurants. La fille est étudiante en pharmacie, elle est déjà indépendante côté raison, elle sait que son paradis à trois est vraiment extraordinaire. Pendant cinq mois, je suis devenue cette fille qui se faisait prendre par ses deux hommes, en même temps.

En sortant de chez moi, Alain a commandé un taxi avec son téléphone portable, la voiture est arrivée quatre minutes plus tard. Il a fait neuf minutes de trajet en taco pour rejoindre l'adresse de son ami. Une fois devant le bâtiment de trois étages, à quelques centimètres de la porte d'entrée, il s'est rendu compte qu'il n'avait pas le code d'accès. Il a appelé avec son Natel la femme de Vincent qui ne lui a pas répondu. Ensuite, il a essayé de joindre au téléphone son pote qu'il savait blessé et fou de rage, mais rien. Il s'est éloigné de la bâtisse et il a regardé les fenêtres de l'appartement où il voulait aller. Il a vu les lumières allumées dans deux des pièces de chez Vincent et il a commencé à appeler, en criant : « Vincent ! Vincent ! Vincent ! Vincent ! Vincent ! Vincent ! ».

Personne n'est sorti aux fenêtres. Pendant deux minutes, Alain a crié dans la nuit le nom de Vincent. Quand il ne savait plus quoi faire, la porte de l'entrée de l'immeuble s'est ouverte toute seule sur une impulsion électrique inconnue. Alain a couru une vingtaine de mètres, il avait peur que la grosse porte se referme. Il est entré dans le hall en pensant aux marches qu'il devait monter jusqu'au premier étage. Un homme nu et bien bâti lui bloquait le passage. Le dénudé a voulu casser la gueule à Alain. Alain a eu le dessus. Alain est entré en transe et il s'est réveillé avec son soulier droit sur le cou du gaillard nu qui était à plat dans le hall. Plusieurs voisins, hommes et femmes, les regardaient en gardant une distance de sécurité. Ils avaient appelé la police. Alain leur a dit « en attendant, vous faites rien, je le garde comme ça jusqu'à l'arrivée des flics ». Il

appuyait avec sa jambe droite sur le cou de l'homme nu, sans méchanceté. L'aplati ne disait rien. Le public parlait à voix basse.

Etre la femme de deux hommes est assez ordinaire. Etre une jeune femme qui aime deux hommes qui ont presque le triple de son âge, c'est un peu inhabituel. Surtout quand ils vivent tous les trois dans la même piaule, depuis trois ans. Il faut avoir du souffle pour parler comme cette jeune fille parle dans les phrases écrites par un dramaturge renommé. A table, elle leur dit : « Je suis votre proie, bien sûr, une proie pour deux. Une proie à garder vivante jusqu'à votre mort. Quand l'un de vous va crever, j'espère que le survivant va se suicider. Pour que la proie puisse avoir les deux ailes libres. Les deux jambes valides. Les deux mains souples. Les deux seins pompeux. ».

Dans la camionnette il faisait chaud et il y avait plein d'ampoules de toutes les couleurs, toutes allumées. Les douleurs se gardent mieux dans une atmosphère de bowling. J'ai appris ça tout de suite. Je me suis mise à nu au fur et à mesure des virages, des stops et des livraisons que le chauffeur effectuait à intervalles réguliers. Par deux fois, il m'a confondu avec l'un des colis à mettre en mains propres, sous signature. La douleur est aussi envoyée en recommandé. Les douleurs doivent être attractives comme la flamme d'une lampe pour les moustiques et comme les moustiques pour les grenouilles. Mon grand-père maternel me racontait : « Pour avoir les cuisses de grenouilles dans l'assiette, il y a d'abord le lac dans lequel vivent ces bestioles chanteuses par moments. C'est une sorte d'élevage de batraciens, un plan d'eau destiné au bonheur de cette espèce qu'on rencontre rarement dans la vie de chaque jour. Puis, il y a la technique, pour les rattraper ces grenouilles, pour les avoir fraîches le matin, prêtes à être découpées. Le soir, ils mettent des tonneaux sur le lac, ils les tirent avec leurs barques dans les endroits proches de roseaux. Au-dessus de chaque tonneau, fixée à l'aide de tiges métalliques, il y a une lampe à pétrole qui est allumée pour la nuit. Autour de la flamme de la lampe, viennent les moustiques. Les grenouilles voient les moustiques rassemblés en hordes, elles nagent vers leur nourriture préférée, elles arrivent tout près du nuage de moustiques et elles font un saut, un grand saut vers le haut. Quand elles tombent, les grenouilles se retrouvent dans le tonneau. ».

Deux policiers sont arrivés dans le hall d'entrée de l'immeuble, Alain avait dû serrer avec la semelle de sa chaussure droite le cou de l'homme nu, pendant sept minutes. Tout était calme dans ce hall. A la vue des hommes de l'ordre, Alain a lâché sa prise, il a fait un pas en arrière, les policiers ont souri. Après les déclarations des deux protagonistes, citoyens honnêtes par ailleurs, il s'est avéré qu'Alain avait le droit de déposer plainte contre l'homme nu qui avait reconnu que c'était lui qui avait commencé. Alain n'a pas voulu déposer plainte. Les policiers ont désiré savoir à quelle porte Alain voulait frapper. Ils l'ont accompagné au premier étage, Alain a appuyé sur le bouton de la sonnette et, quelques secondes plus tard, la femme de Vincent leur a ouvert la porte. Elle était toute nue.

Au *P'tit Central* il y a toujours des gens de plusieurs nationalités, les clients d'ici forment un échantillon représentatif de la ville. Le patron de l'établissement est originaire d'un des pays de l'Est. Une fois, en m'apportant un verre de *calamin*, il s'est attardé à ma table pour me raconter une blague de son pays d'origine : « Zoran vivait avec sa mère et sa sœur dans un appartement de deux pièces, c'était la crise dans le pays ; ils ne pouvaient pas se permettre une vie meilleure, les loyers étaient chers et les salaires très bas. Ils étaient heureux ensemble, la mère à Zoran était à la retraite, la sœur de Zoran n'avait plus de travail depuis deux ans ; elle n'avait plus le droit aux allocations de chômage. Un soir, ils étaient les trois à la cuisine, ils préparaient la soupe. Zoran coupait les légumes et bavardait avec sa mère et sa sœur ; il leur parlait de son envie de réussir dans la vie, tout en coupant des carottes et des patates que les deux femmes lui passaient épluchées et lavées. Absorbé dans la discussion, Zoran se coupe méchamment avec le couteau, il a une belle entaille au pouce gauche, il saigne, sa mère lui entoure la blessure avec un torchon de la cuisine, sa sœur lui dit d'aller vite aux urgences. Zoran part pour l'hôpital ; il va à pied, il a à parcourir une distance comme d'ici jusqu'au CHUV ; il marche dans la ville avec son pouce gauche entouré par le linge de cuisine que sa mère lui a donné. Après un quart d'heure, Zoran arrive à l'hôpital, il regarde la grande entrée et il voit, au-dessus des portes, un grand panneau sur lequel est écrit, en grandes lettres : « URGENCES ». Zoran entre dans l'hôpital, il y a un grand hall et deux portes. Sur l'une des portes est marqué « Urgences avec

sang qui coule » et sur la deuxième porte est écrit « Urgences sans sang qui coule ». Zoran prend la porte avec sang qui coule ; il entre, il arrive dans un grand hall et il voit, devant lui, deux portes. Sur la porte de gauche était écrit « Urgences avec sang qui coule beaucoup » et, sur l'autre porte : « Urgences avec sang qui coule peu ». Zoran prend la porte de droite, passe le seuil, marche dans un grand hall et voit deux portes : celle de gauche portait l'inscription « Urgences avec sang qui coule peu, avec danger de mort », celle de droite était peinte avec les mots « Urgences avec sang qui coule peu, sans danger de mort ». Zoran ne se sent pas en danger de mort, il prend la porte de droite et il se retrouve sur le trottoir, de l'autre côté de l'hôpital. Il est un peu déboussolé, il rentre à la maison dans le même état qu'il est arrivé à l'hôpital, il entre dans l'appartement de deux pièces où l'attendent sa mère et sa sœur, il va dans la cuisine, il entend sa mère qui lui demande « Zoran, ça va ?! Ils t'ont soigné, ils t'ont cousu la blessure ?! ». Il s'assied, regarde sa sœur et sa mère et il leur dit « Ils m'ont rien fait mais, putain, ils m'ont épaté, je n'arrive pas à croire combien ils sont bien organisés ». C'était avant que je rencontre la *Fabrique de douleurs*.

Comme ça, toute nue et droite comme l'expression « Halte à la surpopulation », la femme de Vincent a dit aux policiers que c'était elle qui avait appelé Alain, il y a environ une demi-heure. Non, son mari n'était pas rentré. Alain est parti le rechercher dans les bars et les restaurants qui fermaient à quatre heures du matin mais il ne l'a pas trouvé. Vincent s'était rendu au cabaret du *Lausanne-Palace*. Il lavait là-bas son bras blessé, avec du champagne.

Quand tu joues une autre, les mots de l'étrangère que tu dois incarner sont au début des punaises minuscules qui te piquent les poumons et la langue. Ils deviennent ensuite des agrafes avec lesquelles tu t'enrobes pour mieux les chauffer de tout ton corps. Après les avoir dits plusieurs fois, les mots de l'inconnue commencent à fondre, ils te pénètrent et ils te chatouillent la peau et les intestins. A partir de là, tu peux les porter en toi, tu peux prendre une pause et faire autre chose, tu es comme tombée enceinte de ton futur personnage.

La camionnette se vidait de douleurs emballées en

cartons, je m'étais endormie et je rêvais que j'étais avec mon grand-père paternel. J'avais cinq ou six ans et nous étions à une fête foraine. C'était le soir, il me tenait par la main, nous passions entre les baraques des barbes à papa et saucisses grillées. J'avais à peine un mètre à l'époque, je regardais les adultes comme s'ils étaient tous des mammoths. Ils y avaient beaucoup d'enfants comme moi et des plus grands, j'étais contente et je regardais autour les lumières multicolores qui palpaient contre le noir de la nuit. Les bruits de l'allée ne ressemblaient à rien, je déchiffrais des mots inscrits sur des panneaux en bois : « Ba la n ç o i r e s ». Je voyais des bateaux de la taille d'une petite voiture dans lesquels se balançaient des filles et des garçons de l'âge de mon cousin Antoine, je m'arrêtais pour les regarder, grand-père me disait « Viens, ce sont des balançoires pour les grands ». Nous avons continué sur le chemin, nous marchions lentement et j'ai vu un *Monsieur* qui était plus grand qu'un mammoth. Il était habillé en noir, il avait une grande moustache noire, il était debout et il ne bougeait pas. Il avait un perroquet vert sur l'une de ses épaules, l'oiseau bougeait sa tête vers les passants. Le *Monsieur* tenait dans ses mains une boîte en bois grande comme le lit d'une poupée. Je me suis arrêtée et grand-père a senti que c'était ma main qui avait pris la sienne, il s'était arrêté avec moi. Le *Monsieur* me regardait depuis le bord de la nuit, nous étions à quelques pas de ses chaussures blanches. Grand-père a compris que je voulais ça, je ne savais pas ce que le *Monsieur* faisait de son perroquet et de sa boîte. Grand-père a dit « Alors, voilà, le perroquet de *Monsieur* va tirer pour toi un billet de la boîte, sur ce billet sera écrit le nom du métier que tu vas faire quand tu seras grande ». Grand-père a sorti son porte-monnaie, il a payé le *Monsieur* avec une pièce d'un franc puis il m'a prise dans ses bras. J'avais ma tête à la hauteur du menton du *Monsieur*, je voyais la boîte en bois depuis en haut, elle était remplie de petits rectangles de papier. Le *Monsieur* a parlé, il a dit « Vas-y, Paco, tire pour *Mademoiselle* le métier de sa vie ! Vas-y, Paco, cherche, cherche ce que cette jolie *Mademoiselle* va devenir ! ».

Alain n'est pas rentré chez moi, je suis habituée de me retrouver seule au lit, le matin.

Il faut que je reprenne le *Monologue de Viola* :

« Qui suis-je, femme jeune encore jeune épouse d'un mot et d'un autre, phrase entière des pieds à la tête désireuse

du labeur de mes sens qui fleurissent dans mon ventre, sur mes seins sur mes lèvres, dans ma gorge, sur mon nez, autour de mes épaules ?! Qui êtes-vous, êtres humains, femmes comme moi, hommes comme eux, de toutes les couleurs et de tous les âges, mots semés dans mes yeux mes oreilles et ma peau, sont pour vous proie ou peurs de mon regard, de mes gestes et de ma voix ?! Suis-je ce corps qui parle *aujourd'hui je suis sortie en ville, j'avais besoin de m'acheter une nouvelle paire de chaussures, je voulais des chaussures sans talons, je ne sais pas pourquoi j'ai eu cette envie, je sais que les chaussures ne sont pas des mots ; les mots avec talons aiguilles cassaient l'asphalte et le béton en ville, beaucoup de mots portaient des vestes orange sur lesquelles étaient peint le mot TRAVAUX ?!* Je travaille avec les mots qui travaillent avec vous qui travaillaient avec les mots ?! De l'autre côté de ma vue, une fenêtre, je vois à travers elle et sans arrêt des mots qui marchent qui se croisent qui s'entrechoquent et qui, parfois, se rencontrent : *mot moi seule étude de nu, le langage n'est pas une bru, moi mot tu marchand de rêves, le langage n'est pas une trêve.* J'ai appris : à me tenir debout, les doigts de mes mains serrés aux barreaux de mon lit d'enfant, à marcher, à tenir mon équilibre allant vers ma mère vers mon père vers vous ; à faire mes besoins sur le pot de chambre, à mettre les chaussettes. J'ai appris le mot *fenêtre* : je suis une fenêtre, tu es une fenêtre, il est une fenêtre, elle est une fenêtre ... Suis-je un verbe qui se décline simplement, depuis son invention jusqu'à sa tombée dans l'oubli, qui s'incline aux lois de la grammaire ?! Je suis mes mains, mes bras, mes jambes, mes oreilles et mon cou ?! Il ne faut pas se pencher par la fenêtre. Je me penche par toutes les fenêtres : *l'œil de mer joufflu en rade, tu me vois très belle ou crade ?!* Je vis penchée par les fenêtres. J'ai appris : à manger avec des couverts, à bien me tenir à table, à dire « Merci, maman ! » « Merci, papa ! ». J'ai appris le mot *maman* : je ne peux pas vous expliquer comment j'ai appris le mot *maman*, le mot *maman* n'appartient pas aux pères et il n'appartient pas aux mères, le mot *maman* appartient aux enfants. J'ai été une enfant, *bébé doux bébé chou dans les clous, trois syllabes dans le mot morfalou.* J'ai appris que la plupart des fenêtres sont munies de rideaux, je suis un rideau : rideau radeau coteau couteau moineau sureau bureau, je suis tout ça. J'ai appris à tirer le rideau. Suis-je *baptême sphère migrante sans marges* ou *femme mûre à l'aise aux anges ?!* Je vous. Vous me ou vous me pas. J'ai appris le mot *papa* : les papas appartiennent aux mamans et aux enfants et le mot *papa* n'appartient pas aux gynécologues. Je suis une gynécologue de mots. J'assiste à la naissance des mots qui sortent de vos de nos de lot. Je suis un

mot. Dans l'enclos. J'ai appris à sauter par la fenêtre : tu enjambes le bord de la fenêtre, tu t'accroches avec tes mains au bord de la fenêtre, tu laisses glisser ton corps contre le mur, de l'autre côté de la fenêtre et, tu lâches. Chacun de mes regards saute par la fenêtre, il s'évade vers les choses et les êtres. Suis-je un regard qui parle ?! J'ai appris le mot *chose*. Je suis un *robinet*, une *poudre*, un *sol*, une *machine*, une *salle* : salle de robinet en poudre, je vais sol machine à moulin. Suis-je un *billet*, un *message* pour « travailleuses dans le domaine des arts et des lettres » ?! Suis-je ici et de l'autre côté de mon corps vos sens et vos dents et toute votre bouche me dévorent brin par brin, mâchée je finis ?! Broyée entre les mains et les mots et les côtes et les jambes ?! La *chose* de mes lèvres de mon sexe de mon souffle qui crie en chuchotant, suis-je *bois de feu coupé livré buches tendres et sèches allumées au claquement de vos doigts* ?! Je ne sais pas.

Je suis *casseuse de syllabes au panier de crabes, muse de ruse et de use, excrément de mot je suis un faux, fait de l'eau par-dessus les maux*. J'ai appris à pousser le coussin la porte la tranche de gâteau le jouet la fleur de la rose seule, dans son vase. J'ai appris *tôt Margot matelot bibelot chaud veauseau réseau et frerot*. Suis-je bien dans les bateaux les mégots les saligauds les bourreaux ?! Je suis danseuse. Je peux danser avec le vent qui vous casse la coiffure les toits les réverbères les plantes les rêves et les projets. Je danse nue, toujours nue hors d'œuvre signe de vrille, tu me veux tu me maries ; embuscade de mot en chaire, je fais drôle je fais l'affaire ?!

Je suis lettre lettre lettre lettre lettre lettre lettre, ta gueule ! Je suis moi seule, et seule et toute seule. Suis-je sac à mains ou sac à dos ?! Suis-je *anneau d'un flambeau* ?! Je suis une femme sortie de mille femmes. Je suis ma femme ta femme votre femme ?! Je suis une dame. Suis-je *compromis de il et elle, dans les mots ça fait dentelle* ?! Les canalisations de la ville sont à l'étroit, il y a de plus en plus de résidus à évacuer, à nettoyer, à recycler, à diriger vers *mon corps ton corps nos corps vente aux enchères, les mots disent le paradis et l'enfer*. Je suis belle. Tu me veux il me veut vous me voulez *femme creuse poulette grillée* ?! Je suis femme sortie de mille hommes, suis-je *baume de l'œil carence carottes, mirabelle à ras-les-mottes* ?!

Suis-je *ouvrière de phrases à dire, contre sots et à maudire* ?! Je touche. De mes yeux mes doigts mes coudes mes paumes des mains *écrevisses fourrées de rires, la peau tremble, elle est mire*. Je compte comme j'ai appris à compter : huitante, huitante-et-un, huitante-deux, deux-milles-dix-neuf. Le nom d'un chiffre, porte-jarretière de ferme, de bled,

de quartier, de multinationale. Je suis nombre dans les nombres, *femme nombreuse, moi*, goût de coings mes aisselles, léchée je laisse couler ma confiture, dans les bouches des mots se fondent les pots les barjos les rigolos les gigolos les dirlos. Je suis dingo. A gogo.

Femme sous les mots, je respire folie je marche labyrinthe je parle une langue qui parle toutes les langues. Femme au-dessus des mots, je vous emmerde. J'ai appris l'explosion. De mes poumons. De mes neurones. De mes crayons *noir-et-blanc et couleurs, sillages de poissons et tessons* ?! Je coupe. Je ne rigole pas. Je tranche. Je m'emmerde *Fleur de Lys dans la tête d'un fils de pisse*, je désire, j'ai appris le désir. Casser la gueule de celle qui. De celui qui, lui casser la gueule. Je donne des coups de tête. Suis-je fan de majorettes ?!

« Rauchen fügt Ihnen und den Menschen in Ihren Umgebung erheblichen Schaden zu. Fumer nuit gravement à votre santé et à celle de votre entourage. Il fumo danneggia gravemente te e chi ti sta intorno. » Je ne fume pas. »

Je bois un café à *La Bossette*, j'ai une demi-heure de répit avant la reprise des répétitions dans un théâtre situé à une centaine de mètres du bistrot. Je veux être seule et en même temps face-à-face avec la jeune nana de mon rôle. Il y a une scène érotique où nous sommes les trois sur le lit, le public nous voit de profil. Moi, et les deux hommes qui ont l'âge de mon père. Dans cette pièce, je m'appelle *Laurence*. J'ouvre le sachet qui contient le sucre, je verse le contenu du sachet dans la tasse remplie de café, je prends la petite cuillère de la sous-tasse et je vois qu'elle est trouée au milieu de sa surface ovale. J'ai une petite-cuillère qui fuit. *Laurence* ne sait pas ce que cela veut dire une petite-cuillère trouée à l'aide d'une perceuse. Moi non plus.

Je suis une femme comme les autres. Je ris et je pleure comme elles. J'utilise des *Tampax* du rouge-à-lèvres des *kleenex* du *Dafalgan* des talons-aiguilles. Parfois, je crois que je ne suis pas une femme comme les autres. Quand Baptiste sonne à ma porte, c'est pour me demander du fric. Il a ses problèmes. Il joue au poker dans les chambres de l'*Hôtel de la Paix*. Quand il ne gagne pas, il perd au maximum dix fois la pension alimentaire de sa fille qui vit avec son ex. Et il vient chez moi. Parce que je suis une sorte de généreuse, je donne de ma parole, de mon

corps et de mon argent. Baptiste me donne à sa manière, il me raconte tout ce qu'il vit. Je n'ai jamais couché avec Baptiste.

Des fois, j'ai les gestes de *Laurence*, j'ai hérité de certains de ses comportements, elle avait l'habitude d'ouvrir largement ses bras en voyant ses deux hommes. Comme une crucifiée, elle se mettait en croix debout et elle leur disait « Venez à moi, les enfants ! ». Dans la scène érotique à trois et de profil, *Laurence* doit être à quatre pattes.

Paco était entraîné pour sortir de la boîte en bois, à l'aide de son bec, l'un des rectangles en papier. Le *Monsieur* prenait le billet du bec de *Paco* et le donnait à l'enfant.

La Fabrique de douleurs engage sans arrêt, tu peux postuler dès que tu sors du vagin de ta mère. Ils engagent des athées et des croyants de toutes sortes, ils ont chez eux des places pour tous les destins. Tu peux être employé de banque à la *BCV* et aide comptable à la *Fabrique de douleurs*. Où *Professeur de philosophie au Gymnase* et manutentionnaire à la *Fabrique de douleurs*. C'est comme dans l'armée de notre pays, où tu peux être menuisier dans la vie civile et *Capitaine commandant de compagnie* sous les armes. Moi, j'ai eu de la chance, je suis arrivée dans la *Fabrique de douleurs* sans être à la recherche d'un emploi, je suis tombée dedans depuis que *Paco* a tiré un billet pour moi : « COMEDIEN ». *Paco* ne tirait que des mots masculins.

Avant que je monte dans cette camionnette de livraisons, les douleurs étaient pour moi des timbres que j'utilisais pour affranchir certaines de mes pensées. J'avais mon propre bureau de poste, j'étais à la fois une penseuse et une buraliste. J'aimais des timbres avec des images de montagnes. Quand tu te mets des sommets de montagnes sur le genou, sur le front ou sur le cœur, les pensées s'en vont paître avec les vaches et les moutons.

Il faut que je retourne au *P'tit central*, je n'ai pas payé mes trois cafés. La camionnette ne bouge plus, elle est arrêtée depuis un bon moment et son moteur ne tourne pas. Je suis seule avec les lumières multicolores, le chauffeur a dû terminer sa tournée. Il n'y a plus de colis. J'appuie sur la

poignée de la porte et elle ne s'ouvre pas.

Putain de *Fabrique de douleurs*. *Laurence* ne connaissait pas ça, elle travaillait dur à la fac, elle voulait devenir pharmacienne dans une fabrique de médicaments. Elle était libre parmi les molécules et elle avait remplacé ses parents avec deux amants.

Je me suis mise sur le dos, j'ai plié les jambes et j'ai commencé à frapper de mes pieds dans la porte arrière de la camionnette. Après quelques coups la porte a cédé. Dehors il faisait noir et il y avait un silence inhabituel. Je suis sortie, je n'avais pas de repères. J'ai fait deux pas contre le noir et le silence. Le rideau s'est levé.

Les mots des livres que j'ai lus et ceux des rôles que j'ai joués, ils ressemblent beaucoup aux mots que j'entends autour de moi.

J'avais été livrée sur la scène, la lumière arrivait au compte-gouttes. La frontière entre moi et les autres était une petite-cuillère trouée. Si tu passes par le trou, de l'autre côté il y a une crevasse par-dessus de laquelle tu dois t'envoler. Tu n'as pas le choix. Tu parles ou tu sautes comme une grenouille, pour rattraper le moustique. Le premier bruit que j'ai entendu c'était de l'eau qui tombait contre de l'eau. Le choc permanent de l'eau qui coule contre de l'eau qui se repose. Il fallait que je m'exprime. Certaines serrures te délivrent d'un coffre-fort dans un autre. La lumière devenait obèse. J'étais seule, à côté de cette bagnole de livraisons, devant plusieurs centaines de personnes. Il fallait que je commence. Je devais me mélanger avec de l'eau qui se mélange avec de l'eau. Ma mémoire était devenue une pépinière de paroles qui grandissaient trop vite, elles mûrissaient à l'instant et elles éclataient là, fluides. J'étais en transe, comme Alain quand il a sermonné le baraqué nu. J'étais devenue aiguille qui passait par le trou de la petite-cuillère. L'aiguille *des mots qui font la dentelle de mes jours et de mes nuits*. Je savais que tous mes grands-parents, ma mère et mon père, ma sœur et mon frère, étaient là. N'importe qui pouvait me regarder comme l'homme de la fête du *Salon du livre*, j'étais nue et j'avais l'envie de faire l'amour comme jamais. J'étais une comédienne au « Théâtre de l'Abreuvoir ».

Mélodie forestière

Ta mémoire cherche dans l'album des forêts que tu as vécues jusqu'à maintenant, elle redécouvre la forêt de chênes de ton enfance dans laquelle tu es allé la première fois avec ton arrière-grand-mère pour cueillir des champignons puis des perce-neiges ; les arbres avaient dix fois ton âge d'écolier, tu as touché l'écorce de quelques-uns en les prenant dans tes bras, tu as marché sur les feuilles tombées sur le sol, tu as vu le ciel et le soleil à travers les branches. Plus tard, tu es allé dans cette forêt avec tes copains, vous montiez les collines qui commençaient au bout de la rue en terre battue, vous preniez avec vous les chiens de vos parents et vous jouiez à la guerre en vous cachant derrière les haies des arbustes ou les troncs des chênes. Dans cette forêt tu as vu pour la première fois une biche, des sangliers, un serpent et un lièvre et c'est dans une de ses vallées que ton oncle et ta tante vous emmenaient, tes cousines et toi en promenade et pour manger des grillades préparées sur place, au feu de branches sèches.

De l'autre côté de la petite ville il y a la rivière bordée de peupliers et de saules, tes pas d'enfant et d'adolescent ont vibré aussi avec les murmures des feuilles tremblantes et des courants d'eau.

Tu as grandi, tu as vu des hommes qui fabriquaient à la main des cuillères et des bassines en bois de peuplier, tu as voyagé avec tes parents et tu as découvert la forêt dans laquelle se déroulaient les plus grandes fêtes de la région : plusieurs milliers de personnes venaient des villages et de la ville pour manger et boire des bières sous les feuillages des chênes, il y avait de la musique populaire et des stands où étaient grillées des saucisses, les enfants criaient et couraient parmi les arbres, les grands dansaient et trinquaient à l'abri du bois.

Au lycée, tu as commencé à étudier la sylviculture, tu as appris les noms latins de plusieurs centaines d'espèces d'arbres, tu as compris qu'une forêt est une sorte d'immense jardin qui donne de la vie à la vie : fleurs et semences tombées sur le sol, plantules, humus, feuilles vertes et feuilles mortes, climats divers, mélange de feuillus et résineux, animaux sauvages, bois pour les meubles et pour les instruments de musique,

gardes forestiers et bûcherons, mesures et calculs du volume des arbres, pépinières et plantations.

Tu es tombé amoureux des forêts d'ici et des forêts d'ailleurs : *faim de rêve envol montagne, les sapins unis en pagne, pente abrupte arbres de garde, la corolle d'une fleur mansarde ; air douceur goût de résine, la forêt enceinte colline.*

Chaque être humain est une forêt qui marche. Nous venons de la forêt et nous nous nourrissons de la forêt. Nous sommes des arbres qui parlent, qui vont et qui viennent.

Le chemin de ta mémoire croise les érables et les acacias du sable, tu traverses les coulées de sève et de neige, tu écoutes les cris de joie et de douleur des arbres et des êtres : *formes et sens surfaces cadastre, les secondes courtisent les astres, froid et chaud tissent l'étendue de l'or vert de notre cru.*

Tu feuilletes les forêts de ta mémoire et les papiers éparpillés sur ton bureau, tu touches des objets venus de toutes les forêts du monde, tu racontes un brin de ton existence d'arbre humain : *larmes de feuilles brindille genèse, tu es source tu es mélèze.*

Les mots s'organisent, ils se donnent rendez-vous pour discuter de leur passé et de leur avenir, les mots se mettent ensemble, ils forment de petits groupes et des hordes de mots traversent les villages et les villes du monde, les mots parcourent nos foyers, les écoles et les entreprises, les mots marchent et ils s'envolent et ils naviguent, les mots sursautent et ils virevoltent, les mots sont en branle, les mots en sueur, les mots sonnent à nos portes, les mots ne se soumettent plus à la grammaire, les mots forment des torrents, les mots creusent l'asphalte et le béton, les mots deviennent électriques, métallurgiques, telluriques, les mots n'ont plus de sommeil, les mots sont devenus sourds, les mots font la guerre aux mots, les mots tombent malades, les mots cassent les mots, les mots gémissent et ils montrent du doigt d'autres mots, les mots veulent faire la paix, les mots ne veulent pas de massacre, les mots dessinent des mots, les mots font l'amour, les mots ne veulent pas perdre le mot forêt.

De combien de lettres
je peux écrire le mot « tu »
quand l'alphabète est en chômage
technique, aujourd'hui ?!
Tu m'aides pour que je te dise tu, sans les lettres ?!

Marius Daniel Popescu

La nuit ne veut pas dormir.
Le persil appelle au travail.
Les étoiles nous font des clins d'œil.
Demain nous apporte d'autres révélations.
Je suis le candidat à la Présidence du mot « MOT ».
Au vote, citoyens !
Le mot qui ne doit pas exister.

Marius Daniel Popescu

Chaque mot a ses limites,
son territoire de chasse,

comme si le sens d'un mot
était à la fois
proie et prédateur
de l'image, du son, du toucher,
du goût, de l'odeur
de toi.

Marius Daniel Popescu

Ce dimanche s'en va,
grain de beauté sur notre
mémoire à la fois fraîche et vieille,

comme si l'étoile filante est une pensée...

Marius Daniel Popescu

Passerelle de lettre œil,
le mot coupe en tranches le deuil
d'une perception de toi,
elle rêvée, elle qui est là,
je la vis avec des si,
je la mange avec des ça,
je la mâche dans ses là-bas,
tu transformes
le toi en moi.

Marius Daniel Popescu

Le lieu
fait la sieste,
assis sur une chaise en bois,
avec un rêve aux bouts des lèvres,
il penche sa tête en arrière,
il est à l'attente de la femme
qui va cueillir l'inconscient.

Marius Daniel Popescu

Tu ouvres la porte et tu la tiens ouverte, tu laisses sortir une jeune femme qui te remercie pour ton geste, tu entres, tu regardes derrière toi, pour voir si quelqu'un veut entrer après toi, tu remarques personne qui te suit, tu laisses la porte se refermer derrière toi, tu avances dans le Café, tu passes devant les frigos transparents qui contiennent des gâteaux et des sandwiches, tu arrives à la queue, tu t'arrêtes, tu avances lentement, tu as trois personnes devant toi ; quand c'est ton tour, tu dis « Bonjour » à la jeune femme, tu lui dis « Bonjour Madame ! », elle te répond « Bonjour Monsieur ! », tu continues à parler, tu dis « Américano petit à l'emporter, s'il vous plaît », elle touche des petits carrés colorés sur l'ordinateur de la caisse et elle te dit : « Votre prénom, s'il vous plaît! »; pendant que tu réponds « Marius », elle prend un gobelet en plastique, de sa main gauche, puis, avec l'autre main, elle sort son stylo-bille de la poche de sa chemise de serveuse, écrit ton prénom sur le gobelet et te dit le prix de la boisson.

Marius Daniel Popescu

Tu
ouvre
la porte

la
porte
et
tu la tiens ouverte

et tu la
tiens
ouvert

Tu ouvres
la
porte
et
tu la tiens
ouverte

Je veux jouer aux cartes
avec une femme,
pour que je mise mes mots contre les siens,
jusqu'au moment où
l'un de nous va finir muet, puis,
l'autre va rafler la mise : faire des poèmes.

Marius Daniel Popescu

Tous les auteurs gardent leurs droits sur les textes et les images

au mois d'août de l'année 2019 le journal littéraire "le persil" accomplit ses quinze ans d'existence

Le persil journal, numéro simple, le persil 165, juillet 2019

© pour le journal le persil Marius Daniel Popescu
avenue de Floréal 16, 1008 Prilly,
Suisse Tél: +41 21 626 18 79 e-mail: mdpecrivain@yahoo.fr
abonnement, 12 numéros: CHF. 55.-
compte postal: 17 - 661787 - 4

Association des Amis du journal le persil
Président: Dominique Brand
Vice-président: Daniel Vuataz
Secrétaire: Béatrice Lovis; Caissier: Daniel Kamponis
e-mail: lepersil@hotmail.com
compte postal: 17 - 743406 - 0

Ce numéro a été publié grâce au soutien:
de Sandoz - Fondation de famille, de la Loterie romande, du Pour-cent culturel Migros.
Imprimé en Roumanie. **Tirage 1000 exemplaires.**